

Bulletin d'histoire politique

Rire et rébellion dans Le Fantasque de Napoléon Aubin (1837-1845) ou comment se payer la tête à « lord du rhum »

Lucie Villeneuve



Volume 13, Number 2, Winter 2005

Humour et politique au Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1055037ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1055037ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique
Lux Éditeur

ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Villeneuve, L. (2005). Rire et rébellion dans Le Fantasque de Napoléon Aubin (1837-1845) ou comment se payer la tête à « lord du rhum ». *Bulletin d'histoire politique*, 13(2), 51–62. <https://doi.org/10.7202/1055037ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Rire et rébellion dans *Le Fantasque* de Napoléon Aubin (1837-1845) ou comment se payer la tête à « lord du rhum »

LUCIE VILLENEUVE¹
École supérieure de théâtre
Université du Québec à Montréal

Je n'obéis ni ne commande à personne,
je vais où je veux, je fais ce qui me plaît,
je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Épigramme du journal *Le Fantasque*

« C'est vraiment une fort ingénieuse invention que l'émeute pour passer le tems (sic) dans un pays aussi triste que celui où nous sommes »², écrit l'inimitable Napoléon Aubin au lendemain des rébellions de 1838.³ Au plus fort de la crise, le jeune journaliste ne manque pas de citer l'article du *Herald* qui annonce avec emphase l'érection d'une nouvelle potence qui peut « accommoder *confortablement* six ou sept personnes à la fois et même plus au besoin »⁴. Et le jeune rédacteur en chef du *Fantasque* d'en remettre.

[...] *Le Canadien* continue à prétendre, contre toutes les règles du plus commun bon sens, que la potence n'est pas un remède contre l'esprit de rébellion. Moi j'ose à mon tour soutenir aux yeux de l'univers qu'il n'y en a pas de meilleur [...] C'est la seule chose sur laquelle je m'accorde avec *le Herald* de Montréal, et avec lui je soutiendrai que le seul moyen d'extirper l'esprit de révolte au Canada, c'est de pendre tous les Canadiens et même toutes les Canadiennes sans exception, car tant qu'il restera trois gouttes de cet infernal sang français dans tout le nord de l'Amérique, elles auront l'audace de s'élever contre l'arbitraire, et les loyaux et fidèles sujets de notre souveraine dame la reine, ne pourront dormir tranquilles⁵.

L'écriture ironique d'Aubin s'appuie sur une parole duale, volontairement ambiguë. Ce procédé littéraire, issu du carnavalesque, permet de multiplier les voix narratives et de brouiller les pistes⁶. Composée de sous-entendus et d'allusions voilées, l'ironie participe d'une stratégie de rhétorique de l'opposition qui permet à Napoléon Aubin d'opacifier son discours afin de déjouer la censure. En cette période de crise politique sans précédent, elle a également une fonction cathartique : celle de triompher symboliquement du tragique et de décriper les tensions. Le rire, d'après Bakhtine, est toujours resté l'âme de la liberté entre les mains du peuple⁷.

La stratégie de brouillage de Napoléon Aubin s'opère sur tous les plans. Dès le premier numéro de son journal, fondé à Québec en août 1837, le journaliste promet de ne défendre aucune cause : « Serez-vous bureaucrate, constitutionnel, loyal, whig, tory, patriote modéré, juste-milieu, aristocrate forcené ou démocrate enragé ? [...] Soyez certains, amis lecteurs, que ne serai rien... que fantasque ; je resterai toujours fidèle à ma devise : indépendant comme un Huron, gai comme un artiste, fou comme un enfant, sage comme un fou, sensible comme une jeune fille : me voilà ! »⁸. Cette écriture ingénue est menée de main de maître par un personnage : le « flâneur en chef ». C'est, du moins, ce que laissent entendre les marques paratextuelles qui apparaissent sous le titre : « Journal rédigé par un flâneur ; imprimé en amateur pour ceux qui voudront l'acheter ! ». Le *flâneur en chef* prend bien soin d'ajouter qu'il fera paraître son journal « aussi souvent qu'il aura le courage de l'écrire et que ses imprimeurs seront assez sobres pour l'imprimer »⁹. Ce paratexte n'a rien d'anodin : il situe d'emblée le lecteur dans un mode d'inversion comique. Étant donné que le rédacteur en chef se présente au départ comme étant un personnage peu fiable, le lecteur sérieux est en droit de s'attendre à un traitement non conventionnel des faits. Il ne sera pas déçu.

L'introduction du personnage du flâneur par Aubin constitue une stratégie discursive habile : en plus de libérer la parole du journaliste, autrement soumise aux conventions du genre et à l'esprit de sérieux, le personnage attire un potentiel de sympathie chez le lecteur, c'est pourquoi son emploi peut s'avérer bien souvent plus efficace que la rhétorique habile du plus brillant des journalistes. Le personnage introduit une dimension affective dans le jeu textuel et narratif et incite le lecteur à s'engager dans le pacte ludique¹⁰. Il traduit une réalité duale qui fait sens à travers la mise en relation du monde de référence et du monde textuel. Le mot personnage dérive du mot latin *persona*, qui veut dire masque ; il cache et dévoile à la fois. Si le masque cache le visage de celui qui l'emprunte, il a l'avantage de dévoiler le corps et d'amplifier la voix. Le voile de la fiction peut ainsi agir à titre de révélateur.

Le personnage du flâneur que construit Aubin tout au long de la trame narrative de son journal se rapproche par plus d'un trait du personnage le

plus connu de la *commedia dell'arte*¹¹, Arlequin. Ce personnage archétypal illustre le cartouche du journal dès le treizième numéro. Arlequin sera accompagné l'année suivante par Polichinelle. Le choix de ces personnages de la *commedia dell'arte* comme figures emblématiques du journal n'est pas fortuit : ces deux valets triomphent du pouvoir par la transgression. Tout comme Arlequin, le flâneur de Napoléon Aubin est naïf, rusé, paresseux, impertinent, bavard, fabulateur, bref, plein de défauts, mais toujours séducteur : « Voilà bien long-tems (sic), amis lecteurs et mes espîgles de lectrices que je vous prêche en vain la philosophie [...] c'est la philosophie qui nous apprend à nous contenter de tout, y inclus le rapport de Lord Durham »¹².

L'ironie permet l'élimination provisoire des barrières hiérarchiques, des règles et des tabous, elle crée un type de communication à la fois idéale et réelle qui vient renverser l'ordre des choses¹³. Dès lors, le supérieur et le subalterne, le grand et le petit, le réel et le fictif obéissent à une logique qui leur est propre, celle d'un monde inversé, ce qui pave la voie aux extravagances langagières. Ce jeu d'inversion des rapports d'autorité permet non seulement au satiriste Aubin de disqualifier l'adversaire¹⁴, il lui procure le grand plaisir de créer, par le langage, un rapport au monde inédit. Les jeux de mots que le *flâneur* invente du fait de son indignation lui donnent le pouvoir de nommer et de renommer, de se mesurer au code de la langue dans un style qui lui est propre¹⁵. L'impuissance que vit le journaliste par rapport à la crise politique qui sévit se voit ainsi contrebalancée en partie par la satisfaction qu'il retire de sa maîtrise de l'art d'écrire. « Vivre est un art, et un art des plus importants, un art pour lequel tous les autres sont faits. Or le mot artiste veut dire : viveur, qui sait vivre, qui met sa science à vivre et à vivre bien. Être heureux, c'est se trouver heureux ; donc l'artiste est heureux »¹⁶. C'est un Aubin inventif et ludique qui accuse le Parlement britannique « de législater à la vapeur », il se dit outré par la « loi Partiale », déplore « l'état morbifico-chronique » dans lequel est plongé le Bas-Canada, et traite Lord Durham « d'inhabile natateur », le natateur désignant la personne qui fait de la natation (ou qui se noie ...). Napoléon Aubin prend un malin plaisir à déformer les noms des autorités en place : les « Jonne Colle-borne », Papinot (« Bapineau » pour les enrhumés) et « Poulet Ton-son »¹⁷ sont passés à la moulinette, et il se paie, plus souvent qu'à son tour, la tête à « lord du rhum ». Non seulement Napoléon Aubin transgresse-t-il les codes linguistiques et journalistiques, mais il met une énergie folle à fustiger toutes les formes de pouvoir : le *flâneur en chef* tient *mordicus* à ce que son journal ne devienne pas un « organe officiel » puisque : « Officiel veut dire en langage philosophique, flexible, flagorneur, sbire, séide, vendu, âme damnée, enfin les trois quarts en sont de trop, quoi ! »¹⁸. Afin d'appuyer son discours journalistique, l'écrivain multiplie les

figures de rhétorique voyantes : les comparaisons hétéroclites, oxymores et métaphores filées viennent frapper l'imaginaire du lecteur.

Comme le genre satirique autorise l'inversion des rapports de force, le journaliste à l'esprit libertaire se fait redresseur de torts : « Il y aurait à remplir vingt numéros du *Fantasque* des détails de tous les abus du pouvoir confié à des mains ignorantes et brutalement zélées, mais il suffit à ceux qui désirent en connaître davantage, de s'arrêter un instant dans quelque-une de nos rues pour se réjouir ou s'affliger du spectacle ordinaire qu'y présente la police »¹⁹. En cette période de « fureur d'arrestation », Aubin tient particulièrement en aversion la police, à qui il reproche d'arrêter tout ce qui bouge dans la ville de Québec : boucs, chevaux, cochons, rats, et même le dénommé M. Symes : « Un homme de police est posté à chaque porte de la ville, un carnet et un crayon à la main, marquant sérieusement toute personne, oiseau, quadrupède ou poisson qui entre dans la ville ou qui en sort. Chaque fois que passe Mr. Symes il compte deux, et l'on marque par conséquent deux croix à la colonne des ânes »²⁰. Et il raille la police pour son ignorance, l'accuse de découvrir des instruments fort séditeux : « On nous dit que la police a découvert chez le Docteur Rousseau, entr'autre instrument de mort UN MORTIER!!!!... Chargé jusqu'à la gueule!!!!... De pilules ! »²¹. Vraiment, s'insurge Napoléon Aubin, « la ville de Québec est affligée par l'ardeur visionnaire des membres de ce corps, utile ou inutile »²².

LA « COMÉDIE HUMAINE »²³ À LA MANIÈRE DE NAPOLEON AUBIN

Comme stratégie d'écriture, Aubin multiplie les positions d'énonciation ; il le fait par le biais de lettres fictives de correspondants, et de bribes de dialogues qu'il dit entendre au cours de ses promenades dans la ville de Québec. Son journal nous donne à entendre les échos et rumeurs qui circulent dans une ville traversée par la crise : « Il faut qu'un journal soit l'écho 'des masses' comme disait Mr. Papineau ; je vois que chaque papier est l'écho d'une masse plus ou moins forte, eh bien ! m'écriais-je, moi je serai le véritable écho des masses et je consignerai dans mes colonnes les diverses opinions telles qu'elles se trouvent exprimées par chacune des masses, des divisions et des subdivisions de parti »²⁴.

Le *flâneur en chef* s'entoure d'un grand nombre de personnages fictifs : le rapporteur des travaux de l'Assemblée, les voisins, voisines, passants et passantes qu'il croise sur son passage. Ils reviennent de façon périodique, à la manière des personnages de feuilleton, et se prononcent sur les points chauds de l'actualité : le Parlement britannique, la rébellion des Patriotes et les politiques de Lord Durham. Le jour du débarquement en Canada du gouverneur Lord Durham, Aubin nous livre un pan de sa « Comédie Humaine » :

– Tiens, v'là not gouverneur s'écria une femme placée près de moi ; ein queu yeux qu'il vous a ! queu bel habit, tiens j'te parie q'cest des boutons tout en or et p'têtre q'y a des diamants dedans encore ! comme il vous insuspecte toute sa troupe en vrai corporal : il n'faudra pas qu'Papineau vienne s'y froter, il vous l'reméchera en stiffe. Et pis les bureaucrasses ! faudra pas qu'ça vienne suscomblér d'injures l'Canaguien parce qu'il vous leu fera une sapré barbe sans savon qui n'leu pleura que tous les trente-deux du mois. . .

– A ben ! ferme ton casseau, interrompit un homme qui paraissait son mari, [...] d'ailleurs t'ai-je ti pas dit que l'gouverneur amenait d'Angleterre sans compter une soixantaine d'ailes-de-camp, et une trentaine au moins de domestiques tout habillés en rouge depuis les pieds jusqu'à la tête, t'ai-je t'i pas dit qu'il amenait une quarantaine de chevaux, de bœuf, d'ânes, de poules et de coqs qui viennent dindes (d'Inde je pense) et pis encore queuque centaine de moutons que c'est pour ça q'suis venu, pou voir si c'est vrai ce qu'on dit q'la laine des moutons d'Angleterre est en soie et que leu cornes sont des dents d'éléphants avec quoi qu'on fait les petits Jesus d'os²⁵.

Dans cette architecture dialogique toute théâtrale, les personnages sont non seulement porteurs d'un discours, mais ils portent leur propre univers, qui transparaît dans la structure de la langue. La mimique verbale des personnages d'Aubin fait partie intégrante du texte ; très typées, à la manière de la *commedia*, les répliques inscrivent d'emblée les caractères des personnages. Par la médiation de ces deux personnages issus des milieux populaires, Aubin exprime sa critique sociale ; il nous donne à voir le regard des autres sur Lord Durham, un regard sensible et outré, nécessairement subjectif. Il vient convoquer l'adhésion du lecteur et marquer sa mémoire par des descriptions détaillées : les habits somptueux du gouverneur, aux « boutons tout en or », sont des images fortes, volontairement provocatrices²⁶. En bon dramaturge, Aubin était aussi un homme de théâtre en plus d'être musicien, conteur, poète, dessinateur et inventeur, il commande au lecteur une lecture active et dynamique : il semble lui suggérer la bonne façon de lire et de jouer. Molière, que Napoléon Aubin aimait parodier, imitait également la façon de parler de ses personnages de paysans, mais l'accentuation portait plus sur le dialecte que sur la prononciation. Quand à Aubin, il propose au lecteur une partition très proche de la phonétique afin d'accentuer l'oralité du texte. Comme à l'époque peu de gens savent lire, la lecture des journaux se faisait souvent à voix haute, soit à la maison ou sur le perron de l'église, le procédé d'Aubin, soucieux de la réception, donne un mode d'emploi ludique pour lecteur averti²⁷.

Peu de temps après que Durham ait accordé l'amnistie aux prisonniers politiques, Aubin rapporte à nouveau les propos « des braves gens » qui lui

avaient fourni « le sujet d'un article intitulé : *Un peu d'opinion publique*, « et que quelques lecteurs se rappelleront probablement ». Il fait alors appel à un mode de narration romanesque :

Je pensai que les mêmes personnes pourraient bien être de nouveau réunies et que leur honnête opinion pourrait bien valoir celle que dicte l'intérêt ou la pédanterie. Je me dirigeai immédiatement vers leur demeure et ma bonne étoile sans doute m'avait guidé car tous y étaient : ma bavarde voisine, mes naïfs joueurs de dames, la bonne mère de famille et surtout, ô lecteurs ! la bonne, l'intéressante, la belle Julie.

Le flâneur est alors le témoin « auriculaire » d'un long débat dont je tire quelques extraits. Il y est surtout question de la dissolution de la Chambre, de l'amnistie de Lord Durham, et du caractère rebelle des Écossais et des Irlandais :

– Eh ben ! mes braves, vous avez beau dire ! not gouverneur est un fier homme et si ça continue y va bentôt vous met tout un chacun à la raison. Le v'la déjà à ce qu'on dit qui va faire la Chambre d'Assemblée tout seul, au lieu d'avoir tous ces tas d'membres qui s'disputions à tort et à travers entre'eux autres, avec le conseil, avec les juges et avec c'te chère petite reine, y va s'mettre (*sic*) membre tout seul [...] ça sera ce qui s'appelle de l'économie [...]

– Un, mon Dieu, que ça fait-il venir la chair d'coq, d'entendre bavasser les femmes sans rime ni raison ; ça vous entreparle toujours d'politique ousque ça n'connaît goutte [...]

– [...] j'suis pas ben fort sur le gouvernement mais il m'semble que si tout le monde avait z'été relâché il n'y a pas un bon Canadien qu'aurait pas été toujours ben porté pour le roi et pour l's'anglais, j'n'dis pas rien sur les Ecossois et les Urlandais ça mange trope ces gens là, et pis c'est trop batailleux pour qu'on s'accorde jamais ben ensemble et j'crains ben que quante le lord du rhum sera parti on ne soie bientôt en gribouille...²⁸

Ces conversations fictives, enchâssées dans la narration, permettent à Napoléon Aubin de construire la rumeur et de démultiplier les positions d'énonciation. Elles donnent au journaliste un grand espace de parole, espace dans lequel il peut composer un discours polyphonique ; les voisins viennent former un réseau d'échos intertextuels qui sert sa cause politique. On peut lire dans leurs répliques, malgré la démesure de leurs propos, une réelle indignation. Le dispositif d'énonciation complexe que met en place le journaliste Aubin vise à déjouer la censure : « le récit de fiction, à travers sa construction par paliers, peut exploiter l'argumentation sur un mode complexe que n'autorise pas le dispositif d'énonciation du discours parlementaire ou de l'article journalistique »²⁹. L'habile Napoléon Aubin, qui est d'origine suisse, prend le parti de puiser dans les formes théâtrales et romanesques pour

composer une comédie originale, à saveur québécoise. Ses voisins fictifs ont l'insigne avantage de ne pas prétendre être porteurs de vérité et, comble de paradoxe, ils séduisent malgré (et grâce à) leurs défauts. « Les personnages, figures textuelles, illustrent une 'réalité' dont ne peuvent témoigner les personnes charnelles »³⁰. Napoléon Aubin avait, d'évidence, parfaitement saisi l'impact de la littérature de fiction : sa satire est toujours enchâssée dans une forme littéraire³¹.

Si le concours des faux voisins vient renforcer la charge critique du journaliste, il n'empêchera toutefois pas le *flâneur en chef* de continuer à fustiger à sa manière le gouverneur Lord Durham : « On dit que Lord Durham n'a rien fait ! c'est de la pure calomnie : d'abord il a fait une foule de promesses »³², et puis ce « monopoleur en chef », qui souffre de « plaçophobie », n'a pas la main heureuse : « S'il y a un homme que tout le monde hait, déteste, exècre, abhorre, on est sûr de le voir promu à quelque emploi honorable. Au fait, il a raison, Lord Durham et c'est pour se conformer à mon fameux système de compensations qu'il en agit ainsi : à ceux qui n'ont pas d'honneur, il en donne »³³. « Allez, gouvernement de l'Angleterre, vous vous repentirez long-tems de ne m'avoir pas nommé gouverneur en la place de votre fameux Lord Durham »³⁴, écrit-il sentencieusement avant d'adresser au gouverneur sa célèbre « Proclamation d'Adieu » :

Le Flâneur-en-chef du Fantasque pour et proche le Continent de l'Amérique Septentrionale, Britannique ou non, Capitaine-Général de ses plumes et de son canif, Vice-Amiral de son encrier, seul et unique Membre de son Très-Honorable Conseil Privé, Chevalier Grand'Croix du Très-Honorable et Très-Utile ordre du Pain, etc., etc., etc. [...]

À Lord Durham

Vous partez, milord ! vous partez mécontent ; mécontent du pays, de ses habitants, de l'Angleterre. Vous avez raison, mais vous l'auriez davantage encore si vous partiez mécontent de vous-même. Nous ne l'exigeons pas cependant ; vous êtes homme, nous avons eu tort de vous croire un dieu³⁵.

La lettre ayant été introduite avec une fantaisie presque puérile, la charge politique qui suit est d'autant plus déroutante ; formulée avec une grande économie de mots, la critique d'Aubin tranche comme un scalpel. Ce style d'écriture, qui vise à déstabiliser, sera souvent utilisé par Napoléon Aubin dans la série d'articles qu'il consacre au gouverneur. Toujours dans la même lettre, il dénonce avec vigueur le Conseil Spécial qu'a formé Lord Durham, et qui est composé en majorité de militaires : « les éperons et les aiguillettes sont de bien futiles ornements pour des législateurs, et le livret de la théorie des

casernes, des batteries et de l'entrepont sont des études un peu arides pour ceux qui devront doter un pays déchiré, d'institutions justes et délicates »³⁶. Mais, toujours fidèle à son style d'écriture en contrepont, il réserve à Lord Durham, quelques pages plus loin, un article à la facture enjouée :

En conséquence du départ déploré de Son Excellentissime Seigneurie le très-noble, très-honorable, très-fidèle et très *et caetera* JEAN GEORGE COMTE DE DURHAM, Vicomte Lambton, etc., etc., Chevalier Grand-Croix du très-honorable ordre militaire du bain, Conseiller de sa majesté en son très-honorable conseil privé et Gouverneur-Général, Vice-Amiral et Capitaine-Général de toutes les provinces de sa majesté sur et proche le continent de l'Amérique Septentrionale, etc., etc., etc.³⁷

Il propose, entre autres règlements, de faire payer une amende de 5000 livres sterling à toute personne qui n'aura pas « la larme à l'œil et la mort dans l'âme » le jour du départ de « Son Excellentissime Seigneurie ». Il est clair que Napoléon Aubin met tout en œuvre pour tenter de se faire passer comme un écrivain au style léger : sa fantaisie vise à atténuer sa révolte.

Avec l'exacerbation de la crise politique en décembre 1838, les récits plus politiques de Napoléon Aubin gagneront à s'opacifier. Napoléon Aubin aura alors recours à la parodie de l'utopie, genre littéraire qui donne au narrateur une grande liberté d'expression mais qui ne le mettra cependant pas à l'abri de l'incarcération³⁸. Après la publication de son « Plan de la République canadienne », accompagné, à la une de son journal du 26 décembre, du poème de Barthes « Aux exilés politiques canadiens », Napoléon Aubin sera incarcéré. Le 2 janvier 1839, il rejoint dans la geôle nombre de journalistes, dont le rédacteur en chef du *Canadien*, Étienne Parent. Deux mois après sa sortie de prison, le 8 mai 1839, Napoléon Aubin reprendra la publication de son journal et, infatigable, proclamera officiellement : « J'aime la prison à la folie ». *Le Fantasque* connaîtra des hauts et des bas mais sera tout de même publié jusqu'en 1845, avec un parti-pris avoué pour la fiction.

LE FANTASQUE : ENTRE LE GENRE « SPECTATEUR »³⁹ ET LE JOURNAL SATIRIQUE

Le Fantasque de Napoléon Aubin étonne par son mélange d'impertinence et d'élégance. D'une facture littéraire audacieuse, le journal se démarque de la prose lourde et grave qui caractérise la littérature canadienne en cette première partie du XIX^e siècle. Au départ, l'esthétique du *Fantasque* s'apparente à celle des journaux satiriques parisiens qui se multiplient à la même époque, à la suite de l'épisode des *Trois Glorieuses*. Cependant, si on y regarde de plus près, la facture du *Fantasque* est différente à cause de la vaste entreprise de fictionnalisation que le rédacteur en chef met en branle

par le biais de son *flâneur en chef*. En cela, le journal se situe à mi-chemin entre le journal de type « spectateur » et le journal satirique. Le journal de type « spectateur », le *Spectator* créé en 1711 en Angleterre par les hommes de lettres Richard Steele et Joseph Addison, a cette particularité de mettre en scène un personnage fictif, un spectateur, qui se promène dans la ville et qui observe les travers de la société⁴⁰.

Tout au long du XVIII^e siècle, le genre spectral sera repris en des centaines de versions différentes, tant en Europe qu'en Amérique, plus précisément dans les périodes où sévit la censure⁴¹. Il côtoie souvent un type de périodique dont les positions politiques sont plus tranchées, du genre pamphlétaire. Le journal de type spectral constitue une alternative à la virulence du journal pamphlétaire ; sa légèreté apparente est toute diplomatique. L'introduction de la fiction dans l'espace journalistique traduit une position médiatrice à l'intérieur même de la sphère publique. La posture d'énonciation du journaliste, qui se voit obligé de recourir à la fiction en période où les libertés politiques sont restreintes, s'inscrit dans un espace de compromis et de séduction régi par deux nécessités : celle de séduire (le lecteur) et celle de ne pas trop déplaire (aux autorités). La parole duale de l'ironie, que maîtrise avec brio Napoléon Aubin, vient opacifier le discours politique. Notre étude du *Fantasque* s'avère d'une grande valeur heuristique : elle nous permet non seulement de questionner certains pans de notre histoire littéraire mais nous pousse également à saisir les enjeux de la fiction, le littéraire dans l'espace journalistique étant vu ici comme espace de médiation par rapport au politique, espace diplomatique qui oblige à trouver des stratégies discursives afin de déjouer la censure.

Il est dommage que ce journal à la facture audacieuse soit encore si peu connu, d'autant plus que, si l'on en croit Napoléon Aubin, *Le Fantasque* aurait joué un rôle non négligeable au cours de la rébellion de 1837 :

[...] on doit donc considérer l'existence du *Fantasque* comme un bienfait public et ceux qui concourent à sa prospérité comme des héros dignes de couronnes civiques [...] car si le district de Québec ne fut point visité par le fléau de la guerre comme le fut celui de Montréal on ne le doit qu'à la grande circulation du *Fantasque*. Nul ne pourra nier ce que j'avance surtout si l'on considère que même les plus violents, ceux qui nous menaçaient d'une rébellion ouverte n'ont pu s'empêcher de rire en se voyant peints en caricatures⁴².

Mais il faut croire qu'Aubin n'aura pas su profiter très longtemps de ses heures de gloire puisqu'il écrira six mois plus tard, d'un ton dépité :

[...] Hélas ! il ne sera pas même immortel ; filles éphémères et fugitives de la circonstance, les productions périodiques meurent en un

jour, et le lendemain un père à la douleur de voir tout son esprit, son savoir, ses saillies, son sel entourer le poivre, le sucre et la chandelle de l'épicier voisin⁴³.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Après avoir fait des études de premier et de deuxième cycle en science politique et en théâtre, Lucie Villeneuve complète présentement un doctorat en études littéraires sous la direction de Bernard Andrès. Son champ de recherche porte sur le journal *Le Fantasque* de Napoléon Aubin. Elle a cumulé diverses expériences de travail, soit à titre de journaliste ou de comédienne (diplômée de l'École Nationale de théâtre) et publié dans *La Revue Canadienne de science politique*, *Les Cahiers de théâtre Jeu*, et *La Vie en Rose*. Lucie Villeneuve a écrit quelques comédies dont *Le blues du beau bum aux bas bruns* et *B. S. Blues*, et gagné ses élections à titre d'« Anti-Miss Rhinocéros de la ville de Québec » en 1980. Elle est depuis 1996 chargée de cours en didactique du théâtre à l'École supérieure de théâtre de l'UQAM, et vient de recevoir la bourse de la Bibliothèque Nationale du Québec, après avoir obtenu celles du SCCUQ et du FCAR.
2. *Le Fantasque*, vol. 1, n° 41, p. 254, 10 novembre 1838.
3. Pour plus de détails sur la vie de cet homme-orchestre, voir l'ouvrage de Jean-Paul Tremblay, *À la recherche de Napoléon Aubin*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1969.
4. *Le Fantasque*, vol. 1, n° 43, p. 274, 24 novembre 1838.
5. *Ibid.*, vol. 1, n° 47, p. 306, 26 décembre 1838.
6. Sur l'ironie, voir Mikhaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970 ; Philippe Hamon, *L'ironie littéraire : essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette Supérieur, 1996 ; Pierre Schoentjes, *Poétique de l'ironie*, Paris, Seuil, 2001 ; Linda Hutcheon, « Ironie et parodie », *Poétique*, 1978, n° 36, p. 466-477 ; Linda Hutcheon, « Ironie, satire, parodie », *Poétique*, 1981, n° 46, p. 140-155.
7. Mikhaïl Bakhtine, *op. cit.*
8. *Le Fantasque*, *op. cit.*, vol. 1, n° 1, p. 2, août 1837.
9. *Ibid.*, vol. 1, n° 1, p. 1, août 1837.
10. Vincent Jouve, *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992.
11. Cet art de la comédie, fort populaire durant la Renaissance.
12. *Le Fantasque*, vol. 2, n° 1, p. 2, le 8 mai 1839.
13. Michael Bakhtine, *op. cit.*, p. 146.
14. Dominique Garand, *La griffe du polémique*, Montréal, L'Hexagone, 1989.
15. Voir à ce sujet Sigmund Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris,

Gallimard, 1988 et Henri Bergson, *Le rire*, Paris, Presses universitaires de France, 1999 [1940].

16. *Le Fantastique*, vol. 1, n° 1, p. 3, août 1837.

17. Pour désigner le successeur de lord Durham, Charles Edward Poulett Thompson, alias lord Sydenham.

18. *Le Fantastique*, vol. 1, n° 27, p. 145, 4 août 1838.

19. *Ibid.*, p. 147.

20. *Ibid.*, vol. 1, n° 41, p. 259, 10 novembre 1838.

21. *Ibid.*, vol. 1, n° 42, p. 267, 17 novembre 1838.

22. *Ibid.*, vol. 1, n° 17, p. 4, décembre 1837.

23. Pour paraphraser Balzac, ce grand romancier qui était également feuilletoniste.

24. *Le Fantastique*, vol. 1, n° 24, p. 118, 14 juillet 1838.

25. *Ibid.*, vol. 1, n° 19, p. 83, 11 juin 1838.

26. Sur les valeurs véhiculées par les textes de fiction, voir Vincent Jouve, *Poétique des valeurs*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001.

27. Voir Claude Galarneau et Maurice Lemire (dir.), *Livre et lecture au Québec (1800-1850)*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988.

28. *Le Fantastique*, vol. 1, n° 24, p. 120-121, 14 juillet 1838.

29. Ruth Amossy, *L'argumentation dans le discours : discours politique, littérature d'idées, fiction*, Paris, Nathan Université, 2000, p. 223.

30. Vincent Jouve, *op. cit.*, p. 205.

31. Sur la satire, voir Linda Hutcheon, *op. cit.*, et Sophie Duval et Marc Martinez, *La satire*, Paris, Armand Colin, 2000.

32. *Le Fantastique*, vol. 1, n° 31, p. 174, 1er septembre 1838.

33. *Ibid.*, vol. 1, n° 38, p. 229, 20 octobre 1838.

34. *Ibid.*, vol. 1, n° 28, p. 153, 11 août 1838.

35. *Ibid.*, vol. 1, n° 37, p. 222, 13 octobre 1838.

36. *Ibid.*, p. 222.

37. *Ibid.*, p. 228.

38. Voir mon étude sur les parodies de l'utopie : « *Le Fantastique* de Napoléon Aubin : mutation du genre utopique et jeux de mascarades » dans *Utopies en Canada (1545-1845)* sous la direction de Bernard Andrès et Nancy Desjardins, Figura, UQAM, 2001. Sur la facture hybride des récits d'Aubin, voir Lucie Villeneuve, « Les jeux d'hybridation du factuel et du fictionnel dans *Le Fantastique* de Napoléon Aubin (1837-1838) » dans *Portrait des arts, des lettres et de l'éloquence au Québec (1760-1840)*, sous la direction de Bernard Andrès et de Marc-André Bernier, Les Presses de l'Université Laval, 2002.

39. Voir « Le journaliste masqué », dans *Le journalisme d'Ancien Régime*, Centre d'études du XVIII^e siècle de L'Université Lyon II, 1982, p. 285-315.

40. La figure du « marcheur dans la ville » qui émerge de l'espace journalistique sera reprise à son tour par nombre de romanciers du XIX^e siècle, comme quoi le journal de cette époque aurait certaines affinités avec le roman. C'est le cas, du moins, pour ce type de périodique à la facture littéraire. L'étude du genre périodique éclaire les enjeux mêmes du roman.

41. Aux États-Unis, le genre a été repris par Benjamin Franklin, habile diplomate qui avait vite cerné les possibilités de ce genre littéraire. Franklin se dira souvent offusqué par l'écriture virulente des journalistes de son époque. Il nous révèle d'ailleurs dans ses *Mémoires*, qu'il a appris à écrire en pastichant Steele et Addison. Franklin aurait initié à son tour Fleury Mesplet qui créa en 1778 la *Gazette littéraire* de Montréal, notre première œuvre de fiction. Voir à ce sujet le mémoire de maîtrise de Nova Doyon, *Valentin Jautard (1736-1787) et la Gazette littéraire de Montréal (1778-1779 : vers un paradigme du littéraire au Québec)*, 2002.

42. *Le Fantasque*, vol. 1, n° 17, p. 4, décembre 1837.

43. *Ibid.*, vol. 1, n° 22, p. 105, 30 juin 1838.